ORAISON FUNEBRE

De Très-Haute, Très-Puissante, Très-Excellente Princesse, MARIE-ANTOINETTE, Archiduchesse d'Autriche, Reine de France et de Navarre.

Seconde Édition, mot pour mot sur la premiere.

Veni, et coronaberis.
Venez, et vous serez couronnée.
(*Cantique des Cantiques*, Chap. 4. v. 8.)

Tel fut autrefois, Messieurs, l'hommage qu'un des plus grands Rois du monde rendit à la naissance auguste, aux qualités intéressantes de l'illustre et infortunée Princesse dont nous pleurons la mort, lorsqu'il la choisit parmi toutes les Familles souveraines de l'Europe, pour l'associer aux destinées de l'héritier de sa puissance, et la faire asseoir un jour sur le Trône où devoit monter son petit-Fils. Tel fut alors pour elle le vœu universel de cette nation, qui lui a élevé pendant si long-tems des autels dans son cœur, et qui vient de lui dresser l'échafaud, sur lequel elle a terminé une agonie de quatre ans.

Tel est aujourd'hui en sa faveur l'accord unanime de toutes les Puissances célestes; telle est la récompense qu'assigne à ses souffrances, à son courage, à son héroïsme, ce Dieu qui pese dans sa balance les bonnes et les mauvaises actions des hommes, dont la justice se désarme par le repentir, et se satisfait par l'expiation.

Venez, lui a-t-il dit du haut de son Trône éternel, venez, vous avez sanctifié vos malheurs par votre soumission : et, au moment où vous êtes tombée victime d'une rage que je ne laisserai point impunie, vous vous êtes offerte à moi comme victime volontaire : vous avez volé vers moi dans votre amour, je vous reçois dans ma miséricorde : la terre sur laquelle vous régniez, souillée de meurtres et de forfaits, empestée par l'air de l'impiété et du sacrilege, n'étoit pas digne de vous posséder; le séjour de ma gloire va devenir le vôtre : *Veni, et coronaberis.*

Cette confiance en la miséricorde de Dieu sur la Reine, est la seule, mais précieuse consolation qui adoucisse pour

nous l'impression ineffaçable des horreurs qu'on a exercées envers elle. François, et François fideles, nous devons la pleurer et la regretter : Chrétiens, et Chrétiens éclairés par une Religion dont la lumiere ne trompe point, nous devons nous réjouir de son admission glorieuse dans un monde plus heureux, comme nous frémissons des tourmens par lesquels elle a disparu de ce monde pervers : mais ne craignez pas, Messieurs, qu'en détournant la source de vos larmes, je cherche à la tarir, et qu'en portant vos esprits sur le bonheur dont nous devons espérer que la Reine jouit aujourd'hui, j'affoiblisse le sentiment qu'inspirent ses malheurs. Vous en occuper, m'en occuper moi-même, est un besoin pour mon cœur : et les pleurs que je répands, vous disent assez que je n'ai ni la volonté, ni le pouvoir d'essuyer les vôtres.

François ! qui m'avez chargé d'être l'interprête de votre douleur, d'exposer à tous les yeux les plaies affreuses et incurables qui font saigner vos cœurs fideles ; respectables Ministres de notre Religion sainte, qui en êtes devenus les défenseurs intrépides, et qui ne portez envie qu'à ceux qui ont eu le bonheur d'en être les martyrs ; et vous, guerriers, plus nobles encore par vos sentimens que par ce sang qui, dans les veines de vos ancêtres, a toujours coulé pour vos Rois ; vous, dont les mains enchaînées n'ont pu empêcher de crouler ce trône élevé, défendu par celles de vos peres, n'attendez de moi ni plan dans ce lugubre discours, ni richesse dans les expressions, ni ordre dans les idées. Des idées ! l'esprit peut-il en avoir, lorsque le cœur est oppressé de sentimens si douloureux ? irai-je rechercher une vaine pompe de style, dans un sujet où la sensibilité ne laisse rien à faire à l'éloquence ? Je ne viens point jetter des fleurs sur le tombeau de la Reine, je viens l'arroser de vos larmes ; et ces larmes, qui sont l'unique décoration de cette triste cérémonie, payeront mieux que ne feroient les paroles les plus recherchées, le tribut de louanges et de regrets que nous devons aux vertus dignes d'un meilleur sort, et à la mémoire éternellement chere à nos cœurs, DE TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISSANTE ET TRÈS-EXCELLENTE PRINCESSE, MARIE-ANTOINETTE, ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Détournons nos regards, Messieurs, du tableau déchirant auquel nous n'arriverons que trop-tôt, et reportons-nous à cette époque qui, après avoir eu tout le brillant de l'éclair, n'en a eu malheureusement que la durée ; car les jours du bonheur sont courts et fugitifs, et ceux du malheur longs et pesans. Reportons-nous à ce tems où Louis XV en deman-

dant à Marie-Thérese une épouse pour son petit-Fils, sembla la venger de tous les maux qu'il lui avoit faits dans cette guerre, où elle déploya toutes les ressources du génie, toute la fermeté d'une ame héroïque, et où, plus heureuse encore par les sentimens qu'elle inspira que par les qualités qui les lui mériterent, elle reçut de ses braves Hongrois ces témoignages touchans d'amour et de fidélité, qui établirent entre eux et les François d'alors une rivalité si honorable pour les deux nations. Louis XV et Marie-Thérese avoient réciproquement étouffé ces anciennes querelles, que souvent la politique des Rois allume et perpétue, lors même que leurs cœurs en sont le plus éloignés. Un traité solemnel avoit lié des intérêts opposés pendant tant de siecles : la France et l'Autriche, semblables à deux arbres pompeux, voyoient depuis près de trois lustres leurs habitans fortunés se reposer sous leurs ombres fraternelles, lorsque MARIE-ANTOINETTE fut destinée à en enchaîner à jamais les rameaux. Quelle joie universelle excita la nouvelle de son arrivée ! Représentons-nous-la depuis le moment où, poursuivie par les regrets de tous les sujets du vaste Empire et de ses aïeux, elle franchit les limites qui séparent la patrie qu'elle ne devoit plus revoir, d'avec celle qu'elle venoit embellir. Peignons-nous, depuis l'Alsace jusqu'à Paris, dans toutes les provinces où elle passa, les peuples confondant sur elle leurs avides regards, tirant de chacun de ses attraits un augure de bonheur, et prolongeant leurs acclamations au point que tant de voix réunies pour la célébrer paroissoient ne former qu'une voix unique, comme un seul et uniforme sentiment en produisoit l'explosion. C'est ainsi que MARIE-ANTOINETTE traversa la France au milieu des cris de joie, des hommages universels de ce peuple qui depuis... mais alors il chérissoit ses Rois, il adoroit son Dieu ; l'esprit de vertige, d'erreur et d'impiété n'avoit point dénaturé son cœur ; il reçut avec transport la fille de Marie-Thérese. Sur son visage, paré de tous les charmes de la jeunesse et de la beauté, chacun applaudissoit aux graces qui tempéroient l'éclat de la Majesté, et admiroit la majesté qui n'ôtoit rien aux graces. Tout le monde se réjouissoit de voir tant d'attraits, tant de qualités aimables, destinées à faire le bonheur d'un jeune Prince déjà connu dans l'Europe par une probité sévere, par une pureté de mœurs qui n'a jamais été altérée, et dont on prévoyoit que le régne seroit celui de l'ordre et de la justice. Les cérémonies de ce mariage auguste, auquel applaudissoit non-seulement le sentiment qui alors nous rendoit heureux du bonheur personnel de nos maîtres, mais encore la politique, puisqu'un

des effets de cette heureuse alliance étoit de cimenter l'union entre deux Etats long-tems rivaux, exciterent de nouveaux transports. Les fêtes se succéderent : ah ! qu'aije dit, des fêtes ? et quel souvenir douloureux elles vous rappellent, Messieurs ! C'est celui du premier événement sinistre qui ait troublé ces momens de bonheur : nous nous souvenons tous, comment ces jours de joie furent changés en des jours de deuil ; les cris d'allégresse, en des cris funéraires. Grand Dieu ! dont les décrets sont impénétrables, de quel augure sinistre avez-vous frappé les commencemens de cette union, que vous aviez approuvée, puisque rien ne se fait dans le monde que par votre ordre ou votre permission ? Hélas ! tous les présages désastreux que notre imagination effrayée pouvoit tirer de l'horreur des premiers jours où ces liens ont été formés, ont été surpassés par l'horreur des derniers qui les ont vu briser. Mais n'anticipons pas sur des événemens auxquels notre douleur nous ramene toujours ; retardons le moment où nous aurons des larmes à verser sur le sort de ces infortunés époux ; mêlons-les, dans cette circonstance, à celles qu'ils verserent eux-mêmes sur les malheureuses victimes qui payerent de leur vie cet empressement respectable à venir partager l'allégresse commune. Si quelque chose put calmer l'impression cruelle que nous fit éprouver un malheur si imprévu, ce fut de voir la douleur vive et profonde qu'en témoignerent M. le Dauphin et Mde. la Dauphine : les vertus de ceux qui sont assis sur les Trônes, et de ceux qui sont destinés à y monter, sont le gage du bonheur des peuples qui vivent sous leurs loix. La sensibilité que ceux qui devoient être un jour nos Souverains, montrerent dans cet affreux événement ; les secours qu'ils s'empresserent de donner aux époux, aux épouses, aux parens, plus à plaindre encore que les victimes mêmes, puisqu'ils avoient le malheur de leur survivre ; l'occupation continuelle où ils furent de ce qui pouvoit adoucir cette infortune ; le regret qu'ils manifesterent d'en avoir été l'occasion, porterent dans tous les cœurs la seule consolation dont ils fussent susceptibles. On pensa que le trône de Louis le bien-aimé seroit occupé par un Prince non-seulement raisonnable et juste ; mais bon et sensible. On pensa que la Princesse dont, pour ainsi dire, les premiers regards avoient été attristés par une scene qui l'avoit si vivement émue, feroit asseoir sur ce trône la sensibilité et la bienfaisance.... Ah ! vous n'avez point été trompés, vous qui, dès cette époque, avez formé ce présage consolant : Marie-Antoinette l'a rempli dans toute son étendue, et aux yeux de l'Europe, qui l'a admirée et qui la regrette ;

aux yeux de la partie saine de la France, qui la pleure; à ceux même de la partie impie et sacrilege, qui l'a immolée : elle a toujours été sensible et bienfaisante; et cette bienfaisance, devenue un besoin de son ame, toujours renaissant quoique toujours satisfait, l'avoit déjà fait regner sur tous les cœurs François, avant qu'elle regnât sur la France.

Ici, Messieurs, s'ouvre pour elle une nouvelle carriere : Louis le bien-aimé est enlevé à son peuple; nos vœux ne peuvent détourner la main du Très-Haut qui le frappe. Un venin mortel répandu dans les veines du plus ancien des Rois, a défiguré ce visage auguste, sur lequel sembloit être réunie toute la majesté des Rois ses aïeux. Cette tête blanchie sous le diadême, tombe sous la faulx de la mort; et l'Europe, après avoir donné de justes regrets à un Souverain que soixante ans de regne, un caractere de douceur et de modération qu'il avoit montré même au milieu de ses victoires, lui présentoient depuis si long-tems comme l'objet de sa vénération, contemple avec respect le sang des Césars, s'asseyant pour la cinquieme fois (*) sur le Trône de France, à côté du sang de S. Louis. Tout le monde sait que le nouveau Roi qui recueilloit cet immense héritage de puissance, fut bien moins flatté d'une élévation à laquelle il n'étoit arrivé que sur le tombeau d'un aïeul qu'il chérissoit, qu'effrayé des devoirs de son nouveau rang. On sait que cette frayeur lui inspira ce cri qui, parti de son ame, alla retentir dans celle de tous les François : « Je suis Roi, « et je n'ai que vingt ans »!.. Ah! comme il regretta en ce moment ce pere que le ciel jaloux avoit enlevé à la terre; ce pere qui, ayant mûri par de longues réflexions les connoissances qu'il avoit acquises par de longues études, auroit porté sur le trône toutes les vertus qui font les saints Rois, toutes les qualités qui font les grands Rois, toutes les lumieres qui font les Rois éclairés! Avec quelle respectable défiance de lui-même, il se vit chargé de ce fardeau immense! il lui auroit paru bien plus pesant encore, s'il n'avoit pensé que tant de soins seroient adoucis par les charmes, par la tendresse d'une épouse pour qui son cœur n'avoit point de secrets, avec qui il concerteroit les moyens les

---

(*) Eleonore d'Autriche, seconde femme de François I.
Elizabeth d'Autriche, femme de Charles IX.
Anne d'Autriche, femme de Louis XIII.
Marie-Thérese d'Autriche, femme de Louis XIV.
Marie-Antoinette d'Autriche, femme de Louis XVI.

plus prompts et les plus efficaces de rendre heureux ce peuple dont il étoit devenu le pere, au bonheur de qui, étant Dauphin, il n'avoit pu contribuer que par ses vœux. Oui, Messieurs, le bonheur de la France, le desir d'y mettre la premiere main, en diminuant les impôts qu'une longue guerre avoit rendu nécessaires, tel étoit le sujet des entretiens de vos maîtres; et avec quelle vérité, quelle sincérité d'esprit et de cœur, le Roi renouvella ce vœu entre les mains du Pontife qui lui donna l'Onction Sainte! Hélas! Messieurs, je ne dirai pas par quelle fatalité, (des chrétiens ne connoissent pas l'empire de la fatalité); mais par quel arrêt sévere du Très-Haut, ces jours de fête pour toute la France qui les attendoit, où alloient être consacrés, sous les yeux de l'Eternel, ces liens qui enchaînent le Souverain au Peuple, et le Peuple au Souverain, furent-ils précédés par une de ces secousses qui troublent la paix intérieure des Empires, affligent le cœur des bons Rois, et suspendent quelquefois la justice que les peuples leur doivent, en faisant soupçonner leur prévoyance de n'être pas assez active pour leurs besoins?

Mon Dieu! pourquoi, à côté des époques les plus brillantes de la vie de Louis XVI et de Marie-Antoinette, avez-vous placé des contrastes aussi lugubres? A peine le flambeau de leur hymen étoit-il allumé, que vous l'avez enveloppé d'un crêpe funebre; à peine aviez-vous ceint leur front du diadême, et déjà ce diadême a été obscurci par les ombres de la douleur. Vouliez-vous leur faire sentir que le rang suprême exclut le bonheur bien plus qu'il ne le donne? que la couronne que portent les Rois, n'est le plus souvent qu'une couronne d'épines, qui ensanglante leurs fronts, même en le décorant, et que la seule couronne qui rend heureux ceux qui la portent, est celle dont vous parez vos élus? Ah! sans doute (cette confiance nous est permise), c'est de cette couronne que brille à présent notre infortunée Reine, bien plus grande aujourd'hui, en occupant la derniere place dans votre royaume, qu'elle ne le fut au moment le plus éclatant de son regne, si court et si cruellement terminé. Hélas! que de chagrins cruels en ont même empoisonné les instans les plus brillans! Elle a vu s'éteindre cette lumiere qui avoit guidé ses jeunes ans: Marie-Therese, la gloire de son sexe, le modele des souverains, qui avoit reçu du ciel toutes les leçons de l'adversité, et donné à la terre toutes celles du courage le plus éprouvé, de la sagesse la plus constante, de la piété la plus solide, de l'administration la plus éclairée, est descendue dans la tombe, emportant avec elle les regrets de son peuple, l'admiration de

tous; laissant à ses enfans, placés sur les différens Trônes de l'Europe, l'exemple de ses vertus, et celui de son Gouvernement. Cette perte fut pour le cœur de la Reine une plaie toujours saignante, et elle ne chercha à l'adoucir, qu'en transmettant les vertus de la mere que le Ciel lui avoit ôtée, à la fille qu'il lui avoit donnée. Ah! lorsqu'elle remercioit la Providence du présent qu'elle lui avoit fait, lorsqu'elle voyoit ses soins pour son éducation payés par ce succès, la plus douce récompense des meres; lorsqu'elle suivoit avec joie le développement des qualités qu'elle faisoit germer dans son ame; lorsqu'elle jouissoit de la tendresse de cette Princesse intéressante pour les Auteurs de ses jours, pouvoit-elle prévoir qu'elle la laisseroit entre les mains de ses assassins, que la vertu seroit sous la garde du vice, la pudeur et l'innocence entre les mains de l'audace qui brave tout, du sacrilege qui viole tout? Que vous avez été bien plus heureux, jeune enfant, dont les yeux fermés à la lumiere n'ont vu que le commencement des attentats, par lesquels on a renversé ce trône qui vous étoit destiné! le Ciel vous avoit prévenu de ses dons, il avoit mis dans votre ame les plus heureuses dispositions : mais le plus grand de ses bienfaits envers vous, a été de vous appeller à lui. Votre raison, qui devançoit vos années, vous auroit fait mesurer la profondeur de l'abyme où on précipitoit ce royaume, le patrimoine de vos peres, dont les ruines seroient aujourd'hui le vôtre. Quel cri affreux auroit jetté en vous la nature indignée, lorsque vous auriez vu le glaive assassin.... Mais ne troublons point la paix dont cet enfant jouit dans le sein de Dieu, par l'image des horreurs dont Dieu n'a pas voulu qu'il fût le témoin : disons que sa mort prématurée perça d'un trait mortel le cœur de la Reine. Hélas! ce coup, le premier porté à son cœur maternel, est encore le moins cruel qu'il ait reçu. Le tems approche, où la destinée de ses enfans qu'elle laissera sur la terre, lui coûtera bien d'autres larmes que le sort de celui qui en a disparu.

Il n'est point dans mon sujet, Messieurs, de vous peindre les événemens successifs qui ont agité le Royaume pendant plusieurs années; ces chocs que la prudence humaine ne peut ni prévoir ni parer, parce qu'ils sont tous les instrumens de ce Dieu qui souleve et calme les Empires avec la même facilité et la même puissance qu'il souleve et calme les flots de la mer. Les Sages du siecle cherchant l'histoire du tems présent dans l'histoire du tems passé, trouveront chez tous les peuples les mêmes effets produits par les mêmes causes; découvriront le premier nuage qui produit ces tempêtes politiques, le premier souffle de ces vents impétueux

qui agitent ces flots, dont Dieu permet quelquefois à des mains humaines d'appaiser la fureur : mais nous, Ministres de Dieu, nous, qui ne voyons que sa main, soit qu'il bâtisse, soit qu'il détruise, soit qu'il éleve, soit qu'il précipite, nous vous dirons que ce Dieu annonce dans tous les tems la décadence des Etats par des signes assez frappans, pour qu'on ait le tems de la prévenir en retournant à lui, en arrêtant, par un pieux et sincere retour, sa foudre toujours suspendue par l'attente du repentir. Nous vous dirons : Lorsque le poison de l'irréligion se glisse dans les esprits par les écrits, dans les coeurs par la violation des moeurs publiques ; quand les esprits prenant pour une lumiere qui les guide, un météore qui les égare, se permettent de juger ce qu'ils doivent respecter ; quand la raison est devenue esclave des passions qu'elle devroit maîtriser ; quand l'audace des discours altere le respect qu'on doit à Dieu, et à ceux qui sur la terre sont ses images : Nations ! tremblez, votre dernier jour arrive. Prosternez-vous aux pieds de l'Eternel ; priez-le de retenir son souffle vengeur : s'il le laisse échapper, l'édifice croule ; et ses ruines éparses attestent bientôt à l'Univers, et la perversité de celui qui l'habitoit, et la justice du maître tout-puissant qui l'a renversé.

Ce Dieu, qui avoit permis les malheurs de la France, avoit mis dans l'ame du Roi le desir d'en arrêter le cours. Vous étiez dans le secret de cette ame bonne et sensible ; vous en partagiez les vives sollicitudes ; vous en receviez les tendres épanchemens, ô Reine ! dont le cœur répondoit si bien au sien. Ah! Messieurs, ceux qui ont joui de la confiance intime de nos maîtres, ceux même qui en ont abusé, vous diroient que le moyen de rendre à la France la félicité dont elle étoit privée, étoit le but de toutes leurs recherches, leur occupation de tous les momens. Les sacrifices personnels qu'ils vouloient faire, pour que tout ce qu'ils diminueroient de la pompe attachée à leurs personnes, refluât sur le peuple, leur paroissoient des jouissances ; et cette union si constante de sentiment entre le Roi et la Reine, ne fut jamais plus parfaite que dans ceux qui avoient pour objet le soulagement du peuple, la renaissance de la France à des destinées plus heureuses. C'est avec cette satisfaction qu'inspire un projet conçu pour le bonheur de ceux qu'on aime, que la Reine applaudit aux résolutions que prit successivement le Roi d'appeller les Notables de son Royaume ; et enfin d'assembler autour de lui les enfans de cette famille immense, dont il étoit le pere, pour écouter leurs voix plaintives qui auroient dû être toujours respectueuses, et pour ouvrir, de concert avec eux, toutes les sources de la

prospérité qu'il auroit voulu répandre sur le Royaume. Avec quel plaisir la Reine voyoit l'ame du Roi jouir de cette idée consolatrice, que bientôt son peuple seroit heureux! avec quelle effusion touchante elle en parloit à ses amis! (car elle en eut, Messieurs; elle en eut pendant sa vie, elle en conserve dans sa tombe; et pour l'honneur de l'humanité, tous ne sont pas ingrats.) Hélas! cette époque si hâtée par les voeux du maître et des sujets, qui devoit faire le bonheur de tous, est devenue celle de la destruction de l'empire qu'elle devoit régénérer; des autels, dont elle devoit revivifier le culte; des mœurs, qu'elle devoit épurer : et la France n'offre plus aux yeux de l'univers indigné, qu'un amas de ruines entassées par le crime, et un amas de criminels dominant sur des ruines.

Orateur évangélique, je n'entrerai point dans le domaine de l'histoire : c'est à elle à vous dire par quels degrés le goût des nouveautés, l'esprit d'indépendance, celui plus dangereux encore d'irréligion propagé par des conseillers pervers, a miné cette puissante Monarchie, qui comptoit quatorze siecles de durée et de gloire : c'est à elle à vous apprendre comment des hommes choisis pour rétablir cette vaste machine appellée le Gouvernement, ont pris la hache en main pour en briser à la fois tous les ressorts, et la faire tomber en éclats : c'est à elle à vous montrer un Roi bon, prenant en pitié l'égarement de son peuple, regardant comme une erreur de l'esprit ce qui étoit déjà une scélératesse du cœur, venant au milieu de ses enfans égarés, cherchant à les ramener par la persuasion et la douceur, leur exposant son vœu pour la régénération de l'Empire; vœu qui n'étoit que la réunion de tous ceux qu'eux-mêmes avoient formés, imposant silence à ces foudres de la terre, par lesquelles il pouvoit punir leur désobéissance, comme Dieu avoit puni la témérité des Anges rebelles : c'est à elle à vous dire les efforts inutiles des serviteurs fideles de leur Dieu et de leur Roi, pour s'opposer aux entreprises impies de ceux qui dominoient dans cette assemblée profanatrice, et ne se consoler du malheur d'être leurs collegues, que par le témoignage qu'ils se rendoient, de ne devenir jamais leurs complices : c'est à elle à tremper ses pinceaux dans le sang, à vous tracer les meurtres commis dans la capitale, préludes d'attentats encore plus inouis : c'est à elle à vous peindre une horde impie, marchant vers le palais de son Roi, profanant l'enceinte sacrée qui le renferme, massacrant ses gardes fideles, à qui il avoit bien pu ordonner de combattre pour lui, mais qu'il ne pouvoit empêcher de mourir à ses pieds, ou sous ses yeux : c'est à elle à vous dire,

que sans cet ordre émané de la bonté du Roi, sans cet ordre auquel il est si glorieux d'avoir cédé, puisque ceux qui n'immoloient pas en se défendant, étoient sûrs d'être immolés en ne se défendant pas, cette nuit auroit été la derniere nuit, si non des crimes, du moins des plus grands des criminels, et que pendant son cours désastreux, chefs, soldats de cette armée sacrilege, ne se seroient endormis que du sommeil de la mort. Notre ministere répugne à tracer ces scenes sanglantes : parmi tant d'horreurs, je ne dois vous parler que de celles qui ont fait gémir notre Religion sous les coups qui lui ont été directement portés, et celles dont a été personnellement l'objet l'auguste Reine, aux malheurs, aux vertus de laquelle ce discours est consacré. Quelle tâche horrible j'ai à remplir, Messieurs! et je sens, hélas! que dans cette série immense des maux qu'elle a soufferts, je ne suis encore qu'aux premiers. Mon Dieu! soutenez mon courage; donnez-moi la force de peindre l'épouse de mon Roi, arrachée au sommeil par les cris de ses gardes, qui, au prix de leur vie, sauvoient la sienne, ayant à peine le tems d'échapper à la mort, ou plutôt courant à pas précipités pour la chercher aux pieds de son époux. C'est là qu'elle vouloit la recevoir; et elle l'avoit dit ce jour même à ceux qui l'avoient engagée à partir, pour se soustraire à la fureur qui paroissoit dirigée contre elle : « Si les Parisiens viennent ici pour m'assassiner, c'est aux « pieds de mon mari que je le serai; mais je ne fuirai pas ». Ah! Messieurs, nous qui cherchons dans l'antiquité des modeles de vertu, que nous trouverions chez nos contemporains, si nous voulions les y voir, quel exemple trouvons-nous dans l'histoire des femmes courageuses de tous les siecles, d'un pareil héroïsme de l'attachement conjugal? Ah! cette famille auguste, si méconnue, si indignement traitée, devoit donc offrir à la terre tous les exemples du courage le plus inoui que puissent produire tous les genres d'attachement les plus dignes du respect des hommes et des regards de Dieu. Vos cœurs me devancent, Messieurs, et nomment cette Princesse, qui, déjà l'héroïne de la Cour et du siecle par ses vertus, vient de réaliser, de laisser bien loin d'elle tous les prodiges d'amour fraternel qu'a pu enfanter l'imagination de tous les siecles. Vous n'avez pas permis, ô mon Dieu! que l'auguste Elizabeth s'assît sur un Trône étranger, parce que vous la réserviez pour être la consolation de ce Roi que vous vouliez punir des péchés de son peuple, pour répandre quelque baume sur les plaies dont il vous a plu de l'affliger. Vous vouliez qu'elle tînt lieu de l'époux qu'elle devoit perdre, à cette Reine, dont

vous n'avez retardé la mort, que pour la rendre plus semblable à celle de votre Fils : préservez-la, ô mon Dieu ! du glaive déjà levé sur elle ; laissez du moins cette seconde mere à ces orphelins, qui n'ont plus que vous pour pere : que le vœu qu'elle forme de rejoindre son frere dans votre sein, soit le seul de ses vœux que vous n'exauciez pas ! Son ame est le sanctuaire le plus sacré qui reste à votre Religion dans ce Royaume, où elle a été si outragée !

Ah! Messieurs, quelle langue pourra jamais exprimer, quelle bouche pourra jamais prononcer tous les outrages qu'a reçu cette Religion sainte? Pour décrire tant de calamités, tant de profanations, tant de sacrileges, empruntons les paroles du Prophête Roi, qui semble dans les malheurs de Jérusalem déplorer les nôtres : » Seigneur, les impies » sont entrés dans votre héritage ; ils ont souillé votre » saint temple : *Deus, venerunt gentes in hereditatem » tuam, polluerunt templum sanctum tuum.* Ils ont exposé » les entrailles de vos serviteurs pour servir de pâture aux » oiseaux du ciel, et la chair de vos Saints pour être dévorée » par les animaux de la terre : *Posuerunt morticina servo- » rum tuorum escas volatilibus cœli, et carnes sanctorum » bestiis terræ.* Ils ont répandu leur sang comme de l'eau » dans l'enceinte de Jérusalem, et il n'y avoit personne » pour les ensevelir : *Effuderunt sanguinem eorum tan- » quam aquam in circuitu Jerusalem, et non erat qui » sepeliret.* Nous sommes devenus un sujet d'opprobre aux » yeux de nos voisins, un objet de mépris pour ceux qui » sont dans le même lieu que nous : *Facti sumus oppro- » brium vicinis nostris subsannatio et illusio his qui in » circuitu nostro sunt* ». Fut-il jamais une conformité de malheurs plus parfaite ? Et nous aussi, nous avons vu l'héritage du Seigneur envahi, ses saints temples souillés; nous aussi, nous avons vu ruisseler le sang de ses serviteurs, nous avons vu nos Prêtres, nos Pontifes égorgés ; le nom de François est devenu un titre de proscription ; et nous n'échappons à l'horreur que ce nom porte avec lui, que par l'intérêt que nous inspirons. Nous le méritons sans doute, cet intérêt, nous qui, en fuyant notre Patrie, avons emporté dans nos cœurs l'image de notre Dieu, celle de notre Roi ; nous le méritons, cet intérêt : et dans combien de cœurs ne l'avons-nous pas trouvé, ne le trouvons-nous pas encore tous les jours ! Puisse notre reconnoissance nous acquitter envers nos bienfaiteurs ; et pour rassembler en un seul tous les vœux qu'elle nous dicte pour eux, que l'universalité des peuples qui nous ont accueillis, qui ont protégé notre infortune, se préserve, par une vie sainte,

par des mœurs pures, par sa soumission aux loix, par son respect pour ses Souverains, des calamités que les péchés de la France ont attirées sur elle!

Je ne suivrai point le cours de ces calamités; je n'exposerai point à vos yeux l'ordre successif des attentats par lesquels les dominateurs sanguinaires de ce peuple enivré de fureur et de fanatisme, prenant les désordres de la licence pour les élans de la liberté, séduit par l'espoir d'une égalité chimérique, aveuglé par le fantôme d'une souveraineté dont le poids de ses chaînes devroit dissiper l'illusion, l'ont conduit de crimes en crimes à celui dont il paroissoit le plus éloigné par sa nature. Le peuple distingué parmi tous les peuples de la terre par son attachement à ses Souverains, a méconnu tout ce que son Roi avoit fait pour lui, a abusé de sa bonté, a osé forger des crimes imaginaires à celui dont il devoit adorer les vertus, a renfermé son maître dans un lieu inaccessible à tout autre qu'à ceux qui, dans leurs cœurs, étoient déjà ses bourreaux, a osé interroger, juger son Roi. Ah! Messieurs, si vous ne pouvez entendre sans frissonner le récit de tant d'atrocités, si vous frémissez d'horreur au seul tableau de cruautés dont vos yeux n'ont pas été les témoins, quelle a donc été la situation de la Reine, compagne de l'infortune, de la prison de son époux! Ne pas se séparer de lui un moment, s'attacher à tous ses pas, détourner sur elle, si elle le pouvoit, tous les dangers qui le menacent, partager le calice d'amertume dans lequel on lui fait boire l'humiliation goutte à goutte, telle est la seule consolation qui lui reste; s'entretenir ensemble de leurs malheurs, demander à Dieu de faire tomber le bandeau qui couvre les yeux de la France aveuglée, puiser respectivement dans leurs cœurs le courage dont ils ont besoin pour supporter tant de maux, recevoir les caresses de leurs enfans, leur donner des leçons dans leur exemple, est la plus imposante et la plus sévere; telles sont les occupations qui mêlent quelques douceurs passageres aux ombres de la douleur dont ils sont entourés. Ah! sans doute leurs cœurs détachés de la terre par l'ingratitude des monstres qui la souillent, ne formoient qu'un vœu, celui de ne pas se séparer jusqu'au dernier moment; mourir ensemble et sous le même coup, leur auroit paru le plus grand des bonheurs. Hélas! celui-là même leur sera refusé. Quel moment pour la Reine que celui où on vient arracher le Roi de ses bras! quel tourment que celui d'être dans le même lieu que lui, et de ne le pas voir; de penser qu'en ces circonstances douloureuses, il n'a pas un cœur contre lequel appuie le sien! Enfin elle le revoit, il lui est rendu......... Dieu auroit-il fait tonner dans le cœur des

scélérats sa voix terrible? auroit-il fait tomber de leurs mains le glaive homicide?........ Non : ce moment est le dernier où elle verra son époux ; ce sont ses tendres et éternels adieux qu'il vient lui dire ; les embrassemens qu'il donne à elle, à sa sœur, à ses enfans, sont les derniers....... Il les quitte, en les recommandant à ce Dieu auquel sa foi lui dit qu'il va se réunir. Il ne les verra plus..... L'enfer a dicté l'arrêt ; ses suppôts l'ont prononcé ; la France a perdu son Roi ; ET LE FILS DE SAINT LOUIS EST MONTÉ AU CIEL.

Mon Dieu ! nous est-il permis de sonder respectueusement la profondeur de vos décrets? Pourquoi avez-vous voulu que la Reine survécût à la moitié d'elle-même? Pourquoi n'avez-vous pas éteint la vie qui lui restoit, avec celle qu'elle venoit de perdre? Quatre ans de douleurs, d'expiations, de supplices toujours renaissans, ne l'avoient-ils pas assez purifiée? Pouviez-vous voir encore quelques taches dans cette ame, que de vertus en vertus vous aviez élevée à la plus grande, à la plus difficile de toutes, au pardon des injures ; dans cette ame noble, généreuse et chrétienne, dont étoit partie cette réponse sublime, à ceux qui osoient l'interroger sur des attentats dont elle avoit été le témoin, l'objet, et presque la victime : « *J'ai tout vu, tout entendu : j'ai tout oublié* ». Après l'avoir crucifiée dans son époux, vous avez voulu la crucifier dans elle-même. Vous avez voulu qu'un renouvellement de souffrances personnelles lui fît déployer un courage qu'elle tenoit de vous. Ah ! sans doute, vous aviez obtenu pour elle du Très-Haut cette force surnaturelle, vous dont elle avoit si souvent cherché, découvert, soulagé la misere, images vivantes de notre Dieu crucifié ; vous, sur qui ses yeux furent toujours ouverts du haut de son trône ; vous, dont sa main appauvrie dans les jours de sa détresse, essuya encore quelques larmes, et qui n'êtes jamais sorties de son cœur lorsqu'elle n'eut plus à vous offrir que les vœux stériles et les soupirs impuissans de son cœur déchiré.

Faut-il, Messieurs, que je vous conduise dans cette demeure du crime, dans cet antre où autrefois les seuls scélérats, déjà condamnés par leurs remords et par la renommée de leurs forfaits, venoient attendre l'arrêt qui devoit purger la terre et venger le Ciel de leur monstrueuse existence? C'est là que le sang des Césars, la fille, la sœur de tant de Souverains, la femme, la mere du nôtre, languit, renfermée dans un cachot, seule avec Dieu, le témoin et le prix de tant de douleurs, n'ayant pour soutenir sa vie défaillante qu'un pain grossier qu'elle trempe de ses larmes, expirante sous le poids de ses humiliations, et sous l'amertume de ses souvenirs ; l'ombre de sa mere, celle de son fils, celles de

ses deux freres enlevés à sa tendresse, celle de cette Princesse son amie, victime de son attachement pour elle; celles de ses serviteurs égorgés sous ses yeux, à ses pieds, pour avoir voulu sauver la vie du Roi et la sienne, errent autour d'elle: elle tend les bras à son époux, qui l'appelle du haut du Ciel; à ses enfans, qui la réclament, à sa sœur, qui voudroit la suivre: elle va faire à Dieu un sacrifice bien plus grand que celui de sa vie, celui de sa dignité personnelle, de cette dignité qu'elle a conservée dans le fond des cachots, et qui a déjà plus d'une fois fait pâlir ses assassins. Elle s'abaisse à comparoître devant eux: sa bouche, qui ne devoit jamais leur donner que des ordres, daigne répondre à des questions, dont l'atrocité est pour elle plus affreuse que la mort, qui en sera le résultat; enfin, après avoir, comme Jesus-Christ, son modele et sa récompense, passé par tous les degrés de l'insulte et de l'humiliation, elle meurt, comme lui, par les mains du peuple, dont elle étoit la Souveraine et la bienfaitrice.

Qui de nous, Messieurs, après avoir parcouru, par la pensée, cette longue et immense carriere de malheurs, dont tant de grandeur, tant de puissance sembloient devoir à jamais préserver nos Souverains; qui de nous, après avoir vu tomber sous le glaive de la scélératesse et de l'injustice ces têtes augustes, sur lesquelles à peine osions-nous fixer nos regards respectueux; qui de nous oseroit encore se plaindre de sa destinée? Ah! plutôt reconnoissons ce Dieu qui a placé les trésors de sa miséricorde auprès de ceux de sa colere! Il a coupé l'arbre dans sa racine; mais il en a sauvé le rejetton: un nouveau Joas vit au milieu des ruines de Jérusalem. Dieu! prenez-le sous votre garde; que les Anges du Ciel rangent autour de lui leurs escadrons invisibles: mais si cette innocente victime étoit encore la proie des loups dévorans; si vous ne permettiez pas qu'il montât sur ce trône teint du sang de son pere, les petits-Fils de saint Louis et d'Henri IV regneroient encore sur nous. Les freres de Louis XVI ont, par votre grace, échappé à la rage homicide qui les poursuivoit; ils vivent, pour l'appui et pour l'exemple des François fideles: écoutez les vœux qu'ils vous adressent pour la conservation de ce fils précieux de leur malheureux frere; de cet enfant dont ils guideront l'inexpérience, et dont ils exerceront l'autorité: ils lui apprendront par un exemple, hélas! trop près de lui, et dont son jeune cœur se souviendra, que les Rois les plus puissans ont au-dessus de leur tête un Souverain plus puissant qu'eux, qui renverse les trônes, et ceux qui sont assis sur les trônes. Ils lui diront que la Religion, la jus-

tice et les mœurs sont les bases immuables des Empires; et que si ces bases s'écroulent, les Empires et les Souverains précipités tombent bientôt dans cet abyme, où vont tôt ou tard s'engloutir toutes les puissances, toutes les dominations de la terre : ils lui inspireront les sentimens qu'ils ont souvent manifestés eux-mêmes pour ces Ministres de la Religion, qui a reçu par la fidélité des uns, par le martyre des autres, un témoignage dont l'apostasie d'un petit nombre n'a point affoibli l'éclat; pour cette Noblesse, dont le sang a cimenté le berceau de la Monarchie Françoise, et vient d'en arroser les ruines ; pour ces hommes de tous les états, de toutes les conditions, qui, constamment attachés à leur Dieu et à leur Roi, ne forment plus qu'un peuple de freres réunis par le même sentiment.

Grand Dieu! nous ne vous dirons pas, comme David, de qui nous avons déjà emprunté les expressions pour peindre nos malheurs : « Manifestez devant les nations, la vengeance « du sang de vos serviteurs qui a été répandu : *Et innotescat in nationibus ultio sanguinis servorum tuorum* « *qui effusus est* ». Ces intrépides martyrs de la Religion, ces honorables victimes de leur amour pour leur Roi, nous désavoueroient, si nous demandions vengeance pour eux; mais nous vous dirons : Faites marcher l'Ange de la victoire devant ces légions que les Puissances, unies par une sainte confédération, envoyent de toutes les parties de l'Europe, pour rendre à la France son Roi, ses loix, ses autels; pour rendre à l'Univers ébranlé la paix et la stabilité. Présidez aux Conseils des chefs des armées; que la restauration de la France, que le retour sincere des François à votre autorité méconnue, à celle que vous avez établie sur la terre à l'image de la vôtre, soient la récompense des Généraux et des Soldats. Couronnez, par ce prix, le seul auquel ils aspirent, le courage et la persévérance de ces Princes, héritiers du sang et de la valeur du GRAND CONDÉ, dans qui la horde régicide même, contre laquelle ils combattent, voit avec une terreur et un respect involontaire, les images des héros de leur race. Accordez ce juste salaire de leurs nobles travaux, aux guerriers qui, sur leurs traces, volent dans les combats, et ne se sont enchaînés à leur gloire, qu'en se dévouant à leurs périls.

Ce seroit, ô mon Dieu! ressembler à ce peuple aveugle, qui avoit des yeux pour ne point voir, à ce peuple toujours insensible aux merveilles de votre grace, que ne pas reconnoître votre main invisible, guidant cette armée, dont la formation, dont l'existence, dont les succès sont un miracle perpétuel de votre puissance; cette armée qui, portant

dans ses rangs et sur son cœur la croix de votre Fils, établit sa confiance, « non sur la bravoure de ses combattans, non « sur la rapidité de ses chars, non sur l'impétuosité de ses « chevaux, mais sur le nom du Seigneur : *Hi in curribus et « in equis, nos autem in nomine Domini* ».

O Roi! que nous ne cesserons de pleurer, ô Reine! que nous devons croire associée au bonheur de son éternité, comme vous avez été enchaînée à ses malheurs sur la terre, jettez les yeux sur vos serviteurs fideles, qui arrosent de leurs larmes, qui font retentir des cris de leurs douleurs les différentes parties de l'univers, où les attache une hospitalité bienfaisante : obtenez du Très-Haut que la persécution qu'ils éprouvent, serve d'expiation pour leurs péchés, et les fasse jouir dans la patrie céleste d'un bonheur plus pur, plus durable, que celui qu'ils auroient pu espérer dans la patrie qu'ils ont perdue.

FIN.

G. D. L.

588-764-3771